Etrange popularité du "Droit à la Paresse" de Paul Lafargue

La note qui suit est un billet d'humeur contre le *Droit à la Paresse*. Il y a des années que je pense que ce texte ne mérite pas la réputation qu'il a. J'ai fini par y regarder d'un peu près pour vérifier si ma réaction épidermique était justifiée. La réponse est oui.

Dans la préface à l'édition Maspéro (1982), Maurice Dommanget souligne la très large diffusion du *Droit à la Paresse*, paru en 1880. De nombreuses traductions en ont été faites y compris en Union Soviétique, dans les pays de l'Est et dans l'Espagne de 1936. Ce succès ne se dément pas aujourd'hui, et il faut renoncer à compter les éditions et traductions du *Droit à la Paresse* actuellement sur le marché. Dommanget explique le succès du « brillant paradoxe » que constitue le texte par sa « forme leste, délicate, attrayante », ainsi que par son « ironie mordante et impitoyable ». Pour ma part, je trouve le texte d'un humour un peu lourd et méprisant. En outre, et comme Dommanget le dit lui-même pour se rassurer, le *Droit à la Paresse* n'est pas contre le travail, mais pour un bon équilibre entre travail et loisirs. Il est ainsi parfaitement conforme au programme prolétarien, désormais caduque. Le succès actuel du texte montre-t-il que cette caducité du programme prolétarien est encore loin d'être actée, même dans les milieux de l'ultra-gauche?

1 – Un programme prolétarien classique

La première chose à remarquer est que Lafargue n'est pas contre le travail, mais contre l'excès de travail. Il veut convaincre le prolétariat que

> « le travail ne deviendra un condiment de plaisir de la paresse, un exercice bienfaisant à l'organisme humain, une passion utile à l'organisme social que quand il sera sagement réglementé et limité à un maximum de trois heures par jour » (133).

Lafargue s'inscrit donc dans la perspective programmatique classique. Il envisage la mise au travail (modéré) des classes improductives comme les domestiques ou les flics (145), et d'au moins une partie des capitalistes, à qui on réservera les sales boulots (146). Cela s'accompagnera d'une réduction du temps de travail pour tous dans une abondance de biens due au développement du machinisme. Disons que Lafargue propose un programme prolétarien « radical » en ce qu'il insiste plus sur la partie loisir que sur la partie travail de la journée du travailleur socialiste. C'est un peu le contraire de l'optique marxienne de la *Critique du Programme de Gotha* (1875), qui est d'une tonalité plutôt productiviste.

Il manque cependant au programme de Lafargue la partie la plus importante, c'est-à-dire la présentation de la façon de parvenir à l'état social où le droit à la paresse remplacera le droit au travail. Certes, on ne peut exiger de ce pamphlet humoristique d'être une construction politique raisonnée. Mais on voudrait quand même que Lafargue nous donne une indication de la façon dont le prolétariat, qu'il présente comme passif et incapable de raisonner, finira par renverser la bourgeoisie. C'est l'objet de ma deuxième remarque.

2 – La faute aux prolétaires

Lafargue accuse les ouvriers d'avoir « l'amour du travail, la passion moribonde du travail » (121). Quand c'est la crise et que les usines ferment, ils les décrit comme des imbéciles:

> « Au lieu de profiter des moments de crise pour une distribution générale des produits et un gaudissement universel, les ouvriers, crevant de faim, s'en vont battre de leur tête la porte des ateliers… donnez-nous du travail, ce n'est pas la faim mais la passion du travail qui nous tourmente » (131)

Le point de vue de Lafargue sur la crise est tellement à l'inverse de la réalité qu'on comprend qu'il ironise, qu'il fait de l'humour sur le dos des ouvriers. Car quels produits les ouvriers pourraient-ils distribuer entre eux pour se gaudir? Ceux qu'ils prendraient au capital dans un mouvement insurrectionnel? Lafargue n'en parle pas. Il imagine en rigolant la possibilité d'une transaction pacifique avec les propriétaires, qui feraient crédit et n'exigeraient pas vraiment d'être remboursés

(130-131). Le ton ironique indique que Lafargue n'y croit pas, mais en même temps il minimise la violence des capitalistes contre les prolétaires dans la crise.

« Ces misérables, qui ont à peine la force de tenir debout, vendent douze et quatorze heures de travail deux fois moins cher que lorsqu'ils avaient du pain sur la planche. Et les philanthropes de l'industrie de profiter des chômages pour fabriquer à meilleur marché. » (131)

C'est par une passion malsaine du travail que les prolétaires se concurrencent entre eux pour obtenir du travail. Tout est inversé. Les capitalistes sont les victimes, obligés de surconsommer et d'embaucher des domestiques pour absorber la production excessive qu'impose la passion prolétarienne de travailler. Qu'est-ce qu'on rigole ! Et puis les femmes du prolétariat devraient profiter du chômage forcé pour être coquettes avec les robes et chapeaux qu'elles ont fabriqués et « feront plaisir à contempler ». Le point de vue inversé est systématique dans tout le texte: ce sont les ouvriers et leur « double folie, de se tuer de surtravail et de végéter dans l'abstinence » (139-40) qui sont à l'origine de tous les maux de la société.

« les prolétaires se sont livrés corps et âme au vice du travail [et] ils ont précipité la société tout entière dans ces crises industrielles de surproduction qui convulsent l'organisme social ». (130)

On pourrait multiplier les citations. Ce sont les prolétaires qui imposent aux capitalistes de leur donner du travail même quand il n'y a pas de débouchés, et ce sont eux qui forcent les bourgeois à renoncer à leur frugalité originelle pour devenir d'obscènes sur-consommateurs dans le but d'éponger le surplus de marchandises, etc. D'un humour un peu spécial, cette façon carnavalesque d'inverser les rapports sociaux va-t-elle finalement déboucher sur le renversement qui seul permettrait de comprendre comment les prolétaires vont cesser de se comporter comme des imbéciles? Non. Il faudrait, dit Lafargue, que la classe ouvrière se lève

« dans sa force terrible… pour forger une loi d'airain, défendant à tout homme de travailler plus de trois heures par jour. Mais comment demander à un prolétariat corrompu par la morale capitaliste une résolution virile? » (149)

On appréciera le besoin de virilité. On l'avait déjà vu passer quand Lafargue déplorait que les femmes du prolétariat sont maigres et mal fagotées, contrairement aux luronnes qu'il fantasme dans l'ancien régime. Mais aussi et surtout, on appréciera l'explication de la passion funeste du prolétariat pour le travail: la morale capitaliste. D'un bout à l'autre du texte, Lafargue oppose la bonne nature simple du prolétariat et la propagande bourgeoise:

« Parce que la classe ouvrière, avec sa bonne foi simpliste, s'est laissé endoctriner, parce qu'avec son impétuosité native, elle s'est précipitée dans le travail et l'abstinence, la classe capitaliste s'est trouvée condamnée à la paresse et à la jouissance, à l'improductivité et à la surconsommation ». (136).

Nulle part Lafargue ne donne d'autre explication du travail excessif des prolétaires que cette propagande bourgeoise et la naïve crédulité des prolétaires qui la reçoivent. Jamais il ne dit que les prolétaires travaillent parce qu'ils y sont contraints. Jamais il ne dit que ce sont les capitalistes qui poussent à l'allongement de la journée de travail et qu'à l'inverse, les travailleurs cherchent systématiquement à voler du temps au patron. Il accuse les ouvriers de ne pas profiter des progrès du machinisme pour travailler moins, comme s'ils avaient jamais la liberté de travailler moins. Bien qu'il emploie le terme de prolétariat, bien qu'il évoque les crises et le chômage, Lafargue ne voit les prolétaires que comme des pauvres, et non comme des sans-réserves sous la domination des capitalistes qui sont les propriétaires de toutes les conditions de leur vie. Et il les voit aussi comme des pauvres d'esprit, qui ne savent pas où est leur intérêt. On remarque en particulier qu'il ne donne aucune explication des soulèvements prolétariens qui contredisent la soi-disant passion du travail.

3 – Pas viriles les prolétaires?

Car Lafargue sait bien que les prolétaires ont parfois fait preuve de « virilité » et se sont levés en

masse. Il évoque ces moments en passant, quand les prolétaires

« naïfs, prirent au sérieux les théories des économistes et des moralistes sur le travail et se sanglèrent les reins pour en imposer la pratique aux capitalistes. Le prolétariat arbora la devise: *qui ne travaille pas ne mange pas*; Lyon, en 1831, se leva pour *du plomb ou du travail*, les fédérés en mars 1871 déclarèrent leur soulèvement la *Révolution du travail* ». (138)

Mais c'est pour se moquer d'eux parce qu'ils revendiquent le droit au travail. Ici, Lafargue triche de plusieurs façons. Il dit que les prolétaires se soulèvent pour obtenir du travail. Ce n'est pas tout à fait vrai. Les insurrections arrivent quand il est établi qu'il n'y a pas de travail, et donc pas de moyens de vivre. Les prolétaires se soulèvent d'abord pour survivre. Les insurgés ne travaillent jamais, trop occupés qu'ils sont à affronter la bourgeoisie et, ce faisant, à se créer un espace de survie. Certes, la revendication des prolétaires pour après l'insurrection était celle du droit au travail. Mais Lafargue triche aussi quand il laisse entendre que la revendication de ce droit au travail des insurrections prolétariennes est une demande de sur-travail, de travail excessif, forcené. Les premières éditions de son pamphlet ont été sous-titrées, voire titrées, « réfutation du droit au travail ». Quand il réfute ce droit par celui du droit à la paresse, Lafargue fait croire que les prolétaires qui revendiquent le droit au travail veulent, dans le communisme, travailler à l'excès. C'est faux ! Mais Lafargue a besoin de ce repoussoir pour mettre en valeur le côté provocateur de son droit à la paresse. En réalité, les insurrections du mouvement ouvrier demandent justement un travail raisonnable en quantité et en qualité. Le programme des insurrections de cette époque, quand elles en ont un, n'est donc pas très différent de celui de Lafargue, et ce dernier ne diffère pas tellement de celui de Marx. Lafargue connaissait-il la *Critique du Programme de Gotha*? Ce n'est pas sûr, car les destinataires de ce texte se sont bien gardés de le publier (première édition en 1891, par Engels). Mais même en supposant que, connaissant le texte de Marx, Lafargue ait voulu critiquer son productivisme sur le ton de l'humour et de la satire, l'absence d'un retour à la réalité du rapport social capitaliste, c'est-à-dire à la violence de la contrainte au sur-travail, déqualifie l'ensemble du texte, même dans les conditions du programme prolétarien de son époque.

Lafargue est plein d'enthousiasme devant les possibilités du machinisme, qui devrait permettre de réduire fortement le temps de travail. Mais

« l'ouvrier, au lieu de prolonger son repos d'autant, redouble d'ardeur comme s'il voulait rivaliser avec la machine. Oh ! Concurrence absurde et meurtrière ! Pour que la concurrence de l'homme et de la machine prît libre carrière, les prolétaires ont aboli les sages lois qui limitaient ke travail des artisans des antiques corporations ; ils ont supprimés les jours fériés » (134-135).

On est toujours dans la vision inversée de la réalité capitaliste. Cependant, Lafargue introduit une note de bas de page pour dire qu'en réalité c'est la bourgeoisie qui a supprimé les jours fériés. Dès lors, pourquoi ne pas dire, dans le texte, que les ouvriers travaillent beaucoup, même avec des machines très efficaces, parce que les patrons ont les moyens de le leur imposer ? Est-ce parce qu'il pense que les ouvriers, victimes de la propagande des économistes et des curés, ont tellement intégré les valeurs de cette propagande qu'ils sont devenus les sujets conscients et volontaires de leur propre oppression ? Cela se peut, parce que Lafargue pense que la façon de s'en sortir est de faire une contre-propagande pour faire accéder le prolétariat à la conscience de sa puissance :

« Ces misères individuelles et sociales… s'évanouiront comme les hyènes et les chacals à l'approche du lion quand le prolétariat dira : « Je le veux ». Mais pour qu'il parvienne à la conscience de sa force, il faut que le prolétariat foule aux pieds les préjugés de la morale chrétienne, économique, libre penseuse ; il faut qu'il retourne à ses instincts naturels, qu'il proclame les Droits à la paresse… ». (133).

Si le *Droit à la Paresse* passe avec désinvolture à côté de ce qui contraint les prolétaires à travailler, et à travailler beaucoup, ne serait-ce pas parce que, après la défaite de la Commune, le mouvement ouvrier s'engage dans la voie parlementaire et « oublie » en quelque sorte les raisons de ses insurrections antérieures? D'autant que la Commune, dans la conjoncture très particulière qui a été la sienne, n'est pas à proprement parler une insurrection contre le chômage et la faim. Cela

expliquerait que Lafargue insiste tant sur l'influence idéologique des économistes, curés, moralistes, etc. Et, dans la mesure où son ironie ne débouche pas sur un retour à la réalité du rapport des classes, il serait lui-même victime de cette idéologie bourgeoise: considérant que les ouvriers auraient le choix de travailler ou non, de travailler beaucoup ou peu, il fait de l'échange de la force de travail contre le capital un contrat que le travailleur aurait le loisir de négocier. On sait bien que c'est faux: le monopole de capitalistes sur les moyens de production et les subsistances est la base de la contrainte que subissent les prolétaires. Déjà à son époque, donc, *Le Droit à la Paresse* s'inscrit dans une perspective politique social-démocrate, efficacement masquée par le ton provocateur du pamphlet. Il n'avait rien de révolutionnaire. Mais aujourd'hui, comment expliquer son succès actuel?

Ce qui entretient la popularité de Lafargue, c'est sans doute qu'il n'affirme la dictature du travail (tout le monde fait trois heures par jour) que derrière le droit aux loisirs. Mais le couple travail/loisir est bien là, et les deux pôles du couple se présentent de la façon la plus traditionnelle. Hormis le temps de travail, rien n'est changé dans cette activité : développement des forces productives, industrialisation, mode de consommation sans changement, etc. Quant aux loisirs, il en va de même :

« il faudra, par des lois sévères, imposer aux ouvrièrs et aux ouvriers en passementerie, en dentelles, en fer, en bâtiments, du canotage hygiénique et des exercices chorégraphiques pour le rétabliseement de leur santé et le perfectionnement de la race » (145).

Et puis, « il y aura des spectacles et des représentations théâtrales toujours et toujours » (147).

Au final, malgré les outrances et l'humour, *Le Droit à la Paresse* est de la même eau que la *Critique*… Comme pour ce dernier, il s'agit d'un texte programmatique. Mais à la différence de ce dernier, il met plus l'accent sur le loisir que sur le travail dans la société communiste. Dans la *Critique…,* Marx reproche à Lassalle de ne pas dire ce qu'est une journée « normale » de travail. Il ne le dit pas non plus, mais fait plusieurs remarques incidentes (sur le rapport école/industrie, sur le travail dans les prisons) qui indiquent que, selon lui, il faudra surtout travailler. Lafargue prend le contre-pied: il faudra surtout s'esbaudir. Mais la jouissance chez Lafargue consiste surtout à consommer beaucoup, à faire la fête et l'amour, ce qu'il représente comme le dépassement tant attendu de la stupidité et de la soumission prolétarienne. Le couple travail/loisir est respecté, et les productivistes peuvent dormir tranquille.

La critique du couple travail/loisir semble être devenue aujourd'hui une banalité. Comment se fait-il que le *Droit à la paresse* soit encore si populaire ? Déjà dans les années 1920, le Moker Groep[1] avait, dans *Le travail est un crime*, dépassé le point de vue étroit de Lafargue. Bien que se revendiquant du *Droit à la paresse*, le MG est en progrès par rapport à Lafargue en ce qu'il oppose au travail « la vie », « la création », « le corps », « les idées » (p. 27), et pas simplement le loisir. Le groupe est d'ailleurs contre le sport. Il va même jusqu'à revendiquer de se libérer du temps et des lieux (p. 7). Les membres du groupe sont anti-usine: ils n'acceptent d'aller à l'usine pour gagner leur vie qu'à condition d'y pratiquer le sabotage (p. 8). Et si, dans la lutte, les travailleurs ne peuvent pas occuper une usine, il faut la détruire (p. 22). On peut aussi mentionner le rejet d'une organisation unitaire à tout prix, le rejet du « droit au travail », la critique du taylorisme sans nostalgie du métier, le rejet des revendications et l'exigence de l'immédiateté du socialisme.

Aujourd'hui, les propositions du Moker Groep, bien platoniques d'ailleurs dans le contexte de reflux des luttes où fut publiée la brochure, sont devenues elles aussi des banalités. Raison de plus pour mettre *Le Droit à la paresse* aux rayons des curiosités historiques sans utilité directe.

B.A.

Juin 2015

1. http://www.editionsantisociales.com/pdf/letravailestuncrime.pdf